# L'ABEILLE.

*JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.*

PAR BOYLE, MAGNE & Co.
No. 81, Rue Chartres.

PRIX DES PUBLICATIONS: 10 CENTS PAR LIGNE PREMIERE INSERTION, 5 CENTS PAR LIGNE POUR CHAQUE INSERTION SUBSEQUENTE.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 19 AOUT 1840.

CANDIDATS WHIGS
CHOISIS PAR LA CONVENTION NATIONALE.

POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS,
**WILLIAM H. HARRISON**
*DE L'OHIO.*

POUR VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS
**JOHN TYLER,**
*DE LA VIRGINIE.*

POUR GOUVERNEUR:
**HENRY JOHNSON,**
*Sujet à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.*

## TICKET WHIG ELECTORAL POUR LA LOUISIANE.

1er. *District*—WM. DE BUYS, d'Orléans.
2d. *District*—JOSEPH BERNARD, d'Est-Bâton-Rouge.
3me. *District*—ŒUFROY BARRAS de La Fourche.
4me. *District*—JACQUES DUPRÉ, de St. Landry.
5me. *District*—SETH LEWIS, des Rapides.

CLUB TIPPECANOE.

☞ Les membres du Club sont priés de se trouver Jeudi soir, 20 du courant, à 8 heures, à l'effet de nommer conjointement avec l'Association Tippecanoe des délégués à la Convention Whig de l'Etat.

Par ordre
JOHN GIBSON, secrétaire.

## QUELS SONT LES FEDERALISTES?

Jusqu'à présent nous nous sommes bornés à prouver que le véritable parti fédéraliste de nos jours c'était le parti de l'administration; puisqu'il avait adopté toutes les doctrines des anciens fédéralistes de 1798. Maintenant nous allons établir que les hommes les plus influens du parti pouvoir descendent en ligne droite de la vieille souche du fédéralisme.

Martin Van Buren n'a-t-il pas fait cause commune avec les fédéralistes en 1812? Ne n'est-il pas opposé à la réélection de Madison le candidat de la guerre?

Levi Woodbury n'a-t-il pas été élu gouverneur du New Hampshire en 1823 par le secours du parti fédéral?

James Buchanan, sénateur des Etats-Unis pour l'Etat de Pennsylvanie, partisan zélé du *Sub-Treasury Bill* et de l'abaissement du prix du travail, n'a-t-il pas fait un violent discours contre Jefferson et la démocratie?

Henry Hubbard, Sénateur Vancorate pour l'Etat du New-Hampshire, n'était-il pas un des membres de la Convention de Hartford?

G. D. Wall, Sénateur vancorate pour l'Etat du New Jersey, celui-là même qui soutient que les fonctionnaires de gouvernement doivent intervenir dans les élections, n'a-t-il pas dit dans le Sénat des E.-Unis: "Je "déclare ici en présence du peuple américain que j'ai "été fédéraliste et que j'ai soutenu les fédéralistes "tant que leur drapeau a flotté dans le New-Jersey.

Wm. Wilkins, ex-ministre en Russie, ne fit il pas pendant la dernière guerre une violente sortie contre M. Madison et contre le parti démocratique?

Richard Rush, zélé Vanoarate, n'a-t-il pas été le premier à prendre la cocarde noire? N'a-t il pas été un membre du cabinet Adams?

Charles J. Ingersoll, ardent locofosé, n'a-t-il pas déclaré en 1807, que s'il eut été en âge de porter les armes du temps de la révolution, il aurait pris parti pour la mère patrie?

Martin Chittenden, n'a-t-il pas comme Gouverneur du Vermont pendant la guerre, lancé une proclamation pour empêcher la milice du Vermont de traverser le lac pour défendre Plattsbourg contre l'invasion anglaise?

Wm. C. Bryant, éditeur du *New York Evening-Post*, n'a-t-il pas publié une satire contre Jefferson?

John H. Prentiss, membre du Congrès pour l'Etat de New York, n'a-t-il pas dit: la démocratie, " c'est " un *monstre* plus féroce que ceux des déserts de la " Lybie, *une peste* dont la contagion désole le pays " tout entier et qui flétrit tout ce qu'elle touche."

Hermanus Bleeker, nommé ministre à la Haye par M. VanBuren, n'était-il pas un membre fédéral du Congrès en 1812 et l'un des signataires du rapport de la minorité opposée à la guerre?

Wm. Hunter, chargé d'affaires à la Cour du Brésil, n'était-il pas opposé à la guerre en 1812?

Samuel Cuthman, zelé vanocrate maintenant, n'a-t-il pas dit "qu'il *espérait que tous ceux qui marchaient* " *sur les frontières du Canada* y laisseraient leurs " os?"

Et Roger B. Taney et Henry D. Gilpin, et Thomas H. Crawford, de la Pensylvanie, et John M. Read, *Philadelphia district Attorney*; et John K. Kane de la Pensylvanie, et Ross Wilkins et George M. Keim, et D. J. Pearce, de Rhode Island, et Geo. Bancroft de Boston, et Alex. H. Everett, et George R. Davis, de New-York, et John P. Cushman, et Edwin Croswell, éditeur de l'Albany Argus, et Peter D. Vroom, l'un des représentans *intrus* du New Jersey, et James Carroll du Maryland, et Francis Thomas, et J. T. H. Worthington, le gouverneur Grason du Maryland, et le juge Heath de Baltimore, et D. Taylor de New York, et le juge Vanderpool, et J. I. de Graff, &c., &c., &c., tous vanocrates zélés à présent, n'ont-ils pas tous été fédéralistes?

Pour nous, le peuple, c'est la masse des citoyens, pour les journaux locofocos, le peuple c'est l'administration, c'est l'*unité collective* des fonctionnaires salariés du gouvernement; voilà pourquoi ces et nous ne parlons pas la même langue.

Le *Courrier* voudrait-il répondre aux questions suivantes:

1o. Quel était en 1812, le candidat des Fédéralistes?

2o. A quelle époque M. Van Buren et ses amis politiques ont-ils chassé De Witt Clinton pour leur Candidat?

3o. A quelle époque la guerre a-t-elle été décrétée par le Congrès?

La bruit court à Natchez qu'il y a eu à Nacogdoches, Texas, un incendie qui a détruit plusieurs maisons, entre autres celle du docteur Douglass et toutes ses propriétés.

## ARRESTATION DE FAUX MONNOYEURS.

Il était question depuis quelques temps, de l'existence de faux monnoyeurs. Plusieurs avaient déjà été arrêtés, et cependant chaque jour la police acquérait de nouvelles preuves que ses recherches n'avaient pas été encore couronnées d'un succès complet. Jeudi, enfin, le shérif, sur renseignement précis qu'il était parvenu à se procurer, se transporta, accompagné de M. Elliot, député shérif, et de cinq officiers de la lère municipalité, au domicile du docteur Angel, à Carrollton. Ce docteur Angel est le même qui a été récemment acquitté devant la Cour Criminelle, où il comparaissait sous l'accusation d'assassinat d'un enfant de couleur. La maison qu'il habitait à Carrollton est éloignée d'un jet du fleuve et de trois lieés environ de l'hôtel; elle n'est que d'un étage qui se compose de deux chambres et d'un cabinet, et elle a une galerie sur la façade et sur un côté. Arrivés sur les lieux, le shérif fit cerner la maison par ses gens. Un des gardes qui se trouvait sur le devant aperçut au même instant une femme qui, à sa vue, fait avec précipitation dans la maison, puis un homme, qu'il reconnut être un des détenus qui se sont échappés tout récemment de la prison, qui courait vers le derrière du terrain. On s'empara facilement d'eux.

On a trouvé dans la maison un grand nombre d'outils, plusieurs piastres Mexicaines fausses, mais si bien imitées que nous avons eu de la peine à nous convaincre en les voyant, qu'elles étaient réellement fausses; puis le métal qu'employaient les contrefacteurs, et dans le grenier un fourneau sur lequel on avait jeté de l'eau, à l'approche de la police, pour éteindre les charbons qu'il contenait, et qui servait à faire fondre les matériaux nécessaires. Les personnes qui ont été arrêtées sont Mme. Baker et Martha Baker, sa mère, sur lesquels pesait déjà une accusation de la même nature, et qui en attendant leur jugement étaient retenus en prison d'où ils étaient parvenus à s'évader; Dunningham acquitté il y a quelques jours seulement par la Cour Criminelle où il avait comparu comme prévenu d'escroquerie; le docteur Angel et Eliza Berry f. c. l. sa concubine.

*INTERIEUR.*

Dans une convention de Van Burenistes qui a eu lieu dans le Maine, on a brulé en effigie le Général Harrison. D'autres fanatiques n'en ont-ils pas fait autant durant la guerre, à J. Madison?

Le *Great Western* est parti de Bristol le 25 juillet, et sans doute nous ne tarderons pas à avoir les nouvelles qu'il apporte d'Europe. Plaise à Dieu que la malle ne nous les fasse pas attendre trop longtemps!

M. Vattemare est en ce moment à Baltimore, toujours occupé à propager son système d'échanges de livres et d'objets d'art.

*EXTERIEUR.*

Californie.—Une odieuse violation du droit des gens a eu lieu dans ce pays, il y a quelques mois, voici le commaire des détails que donne à ce sujet le capitaine Elliott, arrivé à New-York le 6, à bord de la Sorbise, navire de guerre anglais:

"Deux: "Le [illegible] qui résidait à Monterey, [illegible] Barbare [illegible] en [illegible] avait subi divers [illegible] [illegible] sont demandés leurs, on les [illegible] quarante six sur un navire, le *Guipuzcoa*, qui partit le 6 mai pour San Blas. Ces malheureux prisonniers eurent à supporter les plus rudes souffrances pendant la traversée qui dura cenq jours: chargés de chaînes, entassés dans la cale, privés d'air et bien souvent de nourriture, ils eurent encore à subir les mauvais traitemens de leurs gardiens. Arrivés à San Blas, ils furent débarqués au plus vite et acheminés sur Tepic qui est à soixante milles de San Blas: ce voyage fait à pied, à travers des montagnes, sur un sol desséché et par une chaleur de 90 degrés, acheva d'accabler la plupart de ces infortunés, auxquels leurs guides n'épargnèrent pas les mauvais traitemens. Heureusement leur position changea aussitôt leur arrivée: grâce aux représentations énergiques des consuls anglais et américains, ils furent logés convenablement et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Les officiers qui ont amené et traité si durement ces prisonniers, ont été mis aux arrêts. Le consul américain et le consul anglais ont adressé de concert un mémoire au gouvernement central: ils ont demandé hautement Justice, et sans doute ils l'obtiendront.

## MOUVEMENT COMMERCIAL DE CUBA.

Tableau général du commerce de l'Ile de Cuba en 1839.

| | *Importations.* | *Exportations* |
|---|---|---|
| Commerce National, | $5,330,516 | $9,718,795 |
| Commerce étranger par navires Espagnols | 7,109,704 | 1,951,785 |
| Commerce étranger par navires étrangers | 12,888,583 | 16,810,283 |
| | $25,315,803 | $31,480,863 |
| Excédant des importations, | | 3,535,940 |
| Mouvement commercial en 1838, | | $45,200,980 |
| " " en 1839. | | 46,796,668 |
| Augmentation en 1839, | | $1,595,685 |

Le commerce des métaux précieux est maintenant libre, soumis seulement à un droit sans importance. Auparavant ce commerce était prohibé.

Les tables suivantes du mouvement des métaux précieux dans la colonie peuvent fournir d'utiles renseignemens.

| | *Importations.* | *Exportations.* |
|---|---|---|
| Espagne, | $31,497 | $475,178 |
| Amérique Espagnole, | 617,925 | 9,400 |
| Etats-Unis, | 899,943 | 599,541 |
| Angleterre, | 438,297 | 11,000 |
| Dannemark, | 101,589 | |
| Villes Asiatiques, | | 3,800 |
| France, | | 27,067 |
| Portugal, | | 309,578 |
| Autres pays, | 135,627 | 397,540 |
| | $2,297,178 | $1,725,804 |
| Excédant des importations, | | $481,374. |

Pendant les sept dernières années, la moyenne de l'excédant des importations sur les exportations du numéraire est de $848,365.

Ces tables montrent combien est fausse la doctrine de la balance du commerce; car un excédant d'importations de près de quatre millions de piastres n'a pas empêché un excédant d'environ $500,000 de numéraire.

## *VARIÉTÉS.*

### LE PELOTON DE FIL.

II.

"La maison de bains ou plutôt l'immense bateau dans lequel Mme. Poitevin venait de descendre avec Pulchérie était alors une véritable nouveauté.

Ces sortes d'établissemens, loin d'être aussi nombreux que de nos jours, suffisaient à peine aux besoins de la noblesse et de la bourgeoisie parisienne. Le jeu n'en était pas non plus fort recherché; une simple bergère de fer blanc, un miroir et une chaise de noyer en formaient l'ameublement. De vieux ingénieurs goutteux, de jeunes seigneurs en vogue, des femmes plus curieuses de la mode que de leur santé, des marquis, des oisifs, des étrangers en formaient la clientèle.

Les bains Vigier ne vinrent qu'à la suite, mais ceux de Poitevin furent d'abord aussi célèbres et aussi achalandés. Les chaises à porteur en beau vernis Martin y affluaient, les carosses y fesaient rage au printemps. Il y eut surtout une circonstance qui donna une véritable renommée à ces bains de Poitevin, ce fut le suicide de Mairobert. M. Pidansat de Mairobert, secrétaire du roi, secrétaire des commandemens de M. le duc de Chartres et censeur royal, s'ouvrit les veines avec un rasoir dans un bain qu'il demanda vers la nuit chez Poitevin, à la suite de l'arrêt porté dans l'affaire de M. le marquis de Brunoi.

Cet acte de désespoir eut fait connu, au lieu de donner à Poitevin une chance de discrédit, assura tout au contraire sa fortune. Cette mort lui servit d'annonce et de prospectus, quoique le prospectus ne fut guère plus autre chose que l'enseigne elle-même, et Poitevin avait fait peindre tout simplement par un ouvrier badigeonneur sur sa façade: *Bains Poitevin sur la Seine.* Ce fut à qui viendrait s'y faire baigner et raser depuis le suicide M. de Mairobert. Le bateau était entouré d'arbustes en caisses qui avaient la prétention de donner de l'ombre. On y faisait même un peu de cuisine, et les appétits les plus goguenards de la cour n'en contentaient. De même qu'on allait se réjouir aux Porcherons, on allait se *rafraichir* chez Poitevin. Un essaim de jolies filles en jupe blanche, assez pareille aux Amaryades de Boucher par leur poudre et le fard naturel de leur quinze ans, n'était pas le moindre attrait offert sans doute à la curiosité parisienne; mais ces jeunes nymphes ne servaient il faut le dire, que les danses, et elles ne pouvaient sortir du bateau qu'avec la permission de Mme. Poitevin.

L'honnête M. Poitevin était un de ces époux qui ne font que donner leur nom à leur femme, Mme Poitevin avait plein pouvoir sur lui. Elle le rendait esclave de ses moindres volontés, le forçait à lui lire chaque soir une page sur le cocuage, tout en lui disant pour savoir au juste les qualités et qualités des seigneurs qui pouvaient se baigner chez elle. Depuis cette affreuse mort de M. de Mairobert, Mme Poitevin avait compris qu'il devenait indispensable de donner un air de splendeur à sa maison: le pérille était fermé d'un vitrage, flanqué de statues et de busters; quant au linge, la soie blanchée des jabots de M. Poitevin indiquait assez qu'il devait susciter aucune plainte.

Les demoiselles renfermées dans cette prison flottante reprenant Mme Poitevin avec les démonstrations du plus grand respect. L'air désolé de Pulchérie les touchait, ce fut à qui viendrait lui offrir ses services.

"Allez, malheureuse, il ne faut pas courir que vous vous ennuierez parmi nous, ah bien oui! nous y mettrons toutes bon ordre! lui dirent-elles.

—Pauvre petite! elle est toute dépaysée. C'est quelque tailleuse de Pont-Lévêque, je m'y connais.

—C'est ma nièce, interrompit sèchement Mme Poitevin; j'entends, mesdemoiselles, que vous respectiez ma nièce."

Ces paroles coupèrent court aux conjectures et aux questions, mais en même temps elles firent virer de bord aux dispositions des compagnes de Pulchérie en sa faveur. Plus d'unes s'apprêtait déjà à la jalouser ou à la regarder de travers quand M. Poitevin, son bonnet de coton sur l'oreille, entra dans la salle.

Il venait donc d'aequérir pour de Mme Poitevin de ce titre de *nièce* si bénévolement accordé par elle à Mlle Pulchérie, quand sa moitié l'entraina vivement dans une pièce voisine, non sans avoir jeté sur la jeune fille un regard de protection.

"Tu ne m'as pas seulement embrassé rhère femme, dit l'ex-tailleur avec une moue qui tendait à être charmante. Quelle est donc cette belle enfant? ajouta Poitevin d'un air curieux.

—Une jeune fille que j'ai rencontrée dans le coche de Caen; je la nomme ma nièce pour qu'on la respecte, voilà tout. Vous aurez soin de ne pas l'exposer, M. Poitevin, et quand M. de Nocé ou M. de Fronsac viendra.....

—Rassure-toi, poulette, j'aurai pour cette jeune fille les plus grands soins; sûr de l'égayer un peu, je m'en vais même lui faire revêtir cette belle polonaise blanche que je destinais à notre filleule, la petite Julie. C'est qu'elle est fort jolie cette jeune fille, et je ne voudrais pas qu'elle subît ici le moindre désagrément. Mais nous voici ici des jeunes seigneurs et des officiers peu commodes, ma foi, jarnigoi! tous ces beaux messieurs n'ont qu'à se tenir; j'entends que la morale soit respectée dans mon établissement, et M. Lendor l'entend aussi!

—C'est bien mon avis, monsieur Poitevin, mais il ne me faut pas moins, convenez-en, une jolie fille pour ma demoiselle de comptoir. Cela plaît, cela attire, et je crois que mademoiselle Pulchérie.... D'ailleurs, reprit sèchement Mme Poitevin, pour en finir avec les scrupules de son époux, c'est mon affaire, je m'en charge!"

Pulchérie avait assez entendu de cette conversation pour concevoir quelque inquiétude, mais les prévenances de Mme. Poitevin furent si extrêmes pour elle, et on la traita d'une façon si douce pendant les premiers jours de cet apprentissage, que la pauvre fille en fût touchée. Sa place de demoiselle de comptoir n'était pas difficile à remplir; elle recevait les cachets de bain, surveillait le linge de l'établissement, et choisissait les fleurs qu'on devait mettre dans les vases du vestiaire. On la remarquait à la fois pour sa bonne conduite et sa tournure. Cependant ses compagnes, qui n'avaient pas tardé à devenir ses rivales, se vengeaient de la nouvelle débarquée en ne lui épargnant pas les traits cruels, les délations et les méchancetés. D'un autre côté, les jeunes seigneurs que Poitevin avait pour pratiques la regardaient presque de façon à l'instruire de tout le danger qu'elle courait; mais un cœur pur ne soupçonne jamais le vice.

Les uns arrivaient le matin chargés de bouquets noués de rubans qu'ils lui offraient avec la grace des bergers d'opéra; d'autres lui présentaient des bonbonnières en bergamotte avec une multitude de complimens et de tendresses apprises par cœur et que Pulchérie ne trouvait que ridicules. C'était surtout d'elle un bourdonnement continuel d'éloges que sa beauté lui attirait. Pulchérie avait seize ans et n'usait d'aucun artifice pour relever les attraits naturels de cet âge; elle se serait fait scrupule de paraître belle devant ses admateurs. Il ne lui venait même pas à l'esprit qu'ils pussent admirer une pauvre fille comme elle, et cependant une air d'affabilité charmait tous le monde, les plus bappés de la cour comme les bourgeois. Elle portait d'habitude sous le périystile de Poitevin, une petite robe au corset, lisant quelque roman du jour avec une distraction enfantine; obligée qu'elle était de répondre aux cliens et aux garçons de l'établissement. Dès les premiers jours de son installation chez Poitevin, on la désigna bien vite par le nom de la belle boîgneuse.

"Deux [illegible] Pulchérie [illegible] cette maison, [illegible] regard de Pulchérie ne pouvait rester [illegible] mystère.

Représentez-vous, en effet, une pauvre fille abandonné dans une demeure étrangère sans avoir en seulement le temps de se reconnaître, enlevée, pour ainsi dire, sans avoir pu réfléchir aux événemens qui la dépaysaient! Le premier jour une étourdie stupide la prit, elle voulut fuir cette maison, elle y pressentait vaguement certains dangers. Mais à quelle pitié avoir recours, mon Dieu! à quelle porte frapper? Son oncle était mort, sa mère lui avait donné tout juste ce qu'il lui fallait d'argent pour sa route. Après tout, cette retraite lui assurait une existence à elle qui manquait de pain!

Il fallait voir de quel respect chaleureux et de quelles profondes salutations, Mme Poitevin, escortée de son époux, recevait sa clientèle. Habillée dès le matin, on la voyait courir d'un pas pressé sur la galerie, vantant tous les peignoirs garnis de Malines, distribuant le blâme ou l'éloge, suivant le mérite, à chacune des demoiselles de sa maison, et surtout se faisant valoir aux yeux de ses débiteurs de la cour qui pouvaient fonder un épaisse tout son crédit! Après cette tournée de maîtresse femme, Mme. Poitevin s'asseyait presque toujours au comptoir près de Pulchérie dont elle cherchait à tromper la tristesse en l'ennui par quelque anecdote. Ceux qui lui venaient de préférence sur les lèvres roulaient presque toujours sur les moyens de parvenir, de se faire des nuits incomodes, disait-elle, et avec le seul charme de sa figure: Pulchérie ne comprenaient guère ses leçons.

Vous devez penser que Mme. Poitevin eut soin de lui prêter des romans. Ceux qu'elle fut d'abord l'ennuyèrent, c'étaient de ces livres communs et indigestes, où les allégories mythologiques tenaient trop de place pour ne pas la dégoûter. Pulchérie lui eut, là par contenance et pour ne pas trop lever les yeux sur le cercle nouveau qui l'entourait, mais bientôt il y en eut d'autres qui, bien qu'elle n'en comprît pas le sens, firent naître en elle un trouble inconnu. Il y était question d'amour, la passion y courait au devant des objections qu'un cœur naïf peut se faire, elle triomphait des premières pages avec une rare audace. Pulchérie s'étrangeait plus qu'elle ne s'émut de la lecture de ces livres. Ils la rejetaient dans un ordre d'idées qu'elle n'abordait qu'en tremblant. D'ailleur l'ange de la jeune fille veillait sur elle: sa mère lui avait recommandé en partant de lire ses Heures au moins une fois dans la journée, ce livre de vie et de salut neutralisait les poisons des autres.

Elle le parcourait plus d'une fois, comme une brave fille de Normandie qu'elle était; la Poitevin l'en gronda.

"A quoi bon, lui dit elle, afficher la dévotion? Cela vous mènera loin! Vous avez écrit hier, je le sais, à M. le curé de Saint-Roch, qui connaît, m'avez-vous dit, votre famille. Or, apprenez, Pulchérie, que M. le curé ne répond point aux démoiselles.... Vous en serez pour vos frais: il ne vous répondra pas!"

La méchanceté même avait en effet pénétré jusqu'à parler ainsi; elle interceptait toutes les lettres de Pulchérie, même celles que la pauvre enfant avait trouvé moyen d'écrire à sa mère, dont elle s'étonnait de ne recevoir aucune réponse. Consternée de la mort de Gruze, elle voulut tout d'abord porter le deuil de son oncle; Mme. Poitevin, avec une maligne douceur, lui répondit que la règle de sa maison ne permettait pas un vêtement aussi lugubre. En échange de ce deuil elle lui ontourna la taille, le jour même de sa réception d'une belle ceinture de soie brochée d'argent; avec cette ceinture et la polonaise donnée par M. Poitevin, elle était vraiment charmante.

Parmi les prétendus dont elle faisait sonner le nom, Mme. Poitevin n'oubliait surtout celle de celui de M. duc de Fronsac. Il n'y avait pas de semaine où le duc ne daignât s'enfermer quelques instans avec elle dans un cabinet pour écrire plus à l'aise sa correspondance, la conversation était interrompue souvent par l'arrivée d'un coureur en livrée qui recevait des mains de son maître une foule de billets blancs et roses qu'il allait remettre ensuite à leurs destinataires. Le duc de Fronsac traitait Mme. Poitevin avec une sorte de familiarité insolente, et la maîtresse des bains le voyait pas déboucher du Pont-Royal dans un cabriolet en cuir rousset ornée de peintures, qu'elle ne descendait vite dans le bateau, en s'écriant essoufflée:

"Mademoiselles, voilà M. le duc de Fronsac!

M. de Fronsac, il faut dire, monsieur, n'avait cependant rien de beau. C'était un seigneur plein et contrefait de toute sa personne; il était toujours infecté d'odeurs et de pistaches à l'ambre qu'il mâchait continuellement. D'habitude, il passait en revue d'un air de prince tout l'espalier de demoiselles qui se tenaient dans la galerie le jour de son arrivée, s'annonçant toujours par quelque plaisanterie aimable, comme celle de tirer l'oreille à une pauvre jeune fille ou de lui faire le nez de tabac. Suivi de deux laquais qui le portaient jusqu'à son bain, il ne faisait guère qu'une courte apparition.

La première fois que Pulchérie l'aperçut, il était d'une colère épouvantable, parce que M. le maréchal duc de Richelieu, son honoré père, était, à quatre vingt-quatre ans, épouser en troisième noces, dans la semaine même, Mme de Roth. L'hôtel du maréchal s'était vu, en conséquence, nettoyé, le matin même, de tout ce qui pouvait déplaire aux yeux de Mme de Roth, nombre de gens, entre lesquels Mme de Rousse et le président de Gase, en étaient parti. Il n'était donc pas étonnant que ce cher fils s'indignât de cette réforme. En rencontrant la Poitevin sous le vestibule, il s'écria:

"Eh bien, madame Poitevin, mon père est venu lui-même ce matin me faire part de son mariage! Il épouse, ce très cher père! Il épouse!

—Quoi! M. le duc? A son âge!

—Ecoutez donc, madame Poitevin, il n'a plus le temps d'attendre.... J'aurai tout de même une admirable créature pour belle-mère, parente de Choiseul et chancelière de Rémiremont!—Verser mon bain un peu chaud et faites-moi servir des cotelettes à la Soubise, ma digne madame Poitevin!"

Suivant M. de Nocé.

"A propos, Nocé, tu sais que le maréchal lui reconnaît cent cinquante mille livres de dot, vingt-cinq mille livres de rentes qu'elle aura la pension de douze mille livres du roi, traitement que m'a fait aux douairières de maréchal de France? Nocé, pourrais-tu-il en croisant ces bras sur son gilet dore, qu'en dis-tu?

Puis, comme le linge tardait à venir pour son bain, le duc s'écriait:

"Par là semblent! crie-t-il, voilà une digne maison! on ne peut pas même se faire un peu bal de M. le prince de Guemenée. Ah ça! vieille sorcière, poursuivit-il en secouant rudement la Poitevin, tu ne m'entends donc pas? je t'ai fait demander des draps pour mon coureur; j'ai à prendre une revanche contre Nocé."

Les coureur revint avec des draps, on porta cette mémoire jusqu'à son bain.

"M. de Fronsac, dit la Poitevin quand il fut parti, est vraiment capable de faire un coup d'éclat; le troisième mariage de M. de Richelieu l'exagère au dernier point. Je le connais, c'est un seigneur qui ne va pas par quatre chemins, et quand il a une idée....

—Bé, le duc vous fait demander un instant d'attention," dit le coureur en s'adressant à Mme Poitevin.

La Poitevin se rendit aux ordres du duc.

Un quart d'heure après il sortit du bain, le teint plus reposé; un sourire sardonique pinçait ses lèvres. Arrivé devant le comptoir, il adressa quelques paroles flatteuses à Pulchérie et voulut même lui baiser la main; Pulchérie la retira avec dignité, et il sortit en regardant par pour son épaule droite, aussi élevée que celle de Riquet à la Houppe.

Le même soir, Pulchérie, appuyée sur la fenêtre de la pièce d'attente, regardait les eaux de la Seine clapotter tristement près du bateau. Peut-être songeait-elle alors à sa vieille mère et à l'oncle qu'elle avait perdu, car ses longs cils étaient humectés de larmes. Tout d'un coup la jeune fille se sentit enlacer par deux bras robustes; elle voulut crier: un mouchoir interrompit ses cris. C'était un dimanche, à la tombée de la nuit, et tous les gens de service attachés à la maison étaient sortis, à l'exception de M. Poitevin, pour voir une joliste de marineres à Bercy. Pulchérie ne tarda pas à entendre une voix familière de M. Poitevin, que ses ravisseurs avaient enfermé sans doute à double tour dans la cuisine. La pauvre enfant n'avait conservé que l'usage de la vue, elle le maudit bien vite en reconnaissant à quel homme le destin l'avait livré. Les habits de cet homme lui parurent fort riches, lorsque son manteau couleur de muraille s'entr'ouvrit dans le geste impérieux qu'il fit à ses deux laquais. Un carrosse attendait sur le quai, devant le parapet qui longe la Seine; ses lanternes feuettées par le vent clignotaient à peine le pavé.... la pluie commençait à tomber par gouttes larges et rares.

"Allons, dépêchez, vous autres, dit le maître du carrosse. A l'hôtel! murmura-t-il à l'oreille de son inquais. Pulchérie, ne voulant pas entendre les bras de ses ravisseurs, touchait déjà le marchepied.

"En garde, M. de Fronsac, et défendez vous!" lui cria un inconnu qui fondit sur lui l'épée à la main.

Il avait sifflé un magnifique chien de Terre Neuve qui suivait la voiture de place d'où il s'était précipitamment élancé....

Le chien saute à la gorge de l'un des laquais et lui fit lacher prise. M. de Fronsac ne jouit se dispenser de répondre à l'appel du nouveau venu.

Furcé de se défendre contre l'inconnu, M. de Fronsac cruise le fer; ce n'était qu'un jeu pour lui, la veille il avait blessé M. de Coigny en duel. Pulchérie vit du sang dans la main de son défenseur; mais il l'avait mise d'une bras vigoureux malgré sa blessure, et le déposait à l'aide du cocher sur les coussins de la voiture de place...."

.....

"C'était un jeune homme, interrompis-je, j'en étais sûr!

"Prenez garde me dit l'auteur avec une moue gracieuse, vous ne tenez plus un échevau de fil, monsieur!"

*La suite à demain.*

ROGER DE BEAUVOIR.

## COMMERCIAL.

MARCHÉ MONÉTAIRE.
Nouvelle-Orléans, 18 août 1840.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Espèces | 6 @ 6 | pour cent prime | |
| Billets de Banques des E.U. | 3½ @ 3 | " | do. |
| Notes de la Trésorerie | 17 @ 7 | " | do. |
| Souverains | $5 10 @ $5 20 | | |
| Doublons Espagnols | 17 @ 17 | | |
| do Mexicains | 16 37½ @ 16 50 | | |
| Or Américain | 7 @ 8 | pour cent prime. | |

REVUE DU MARCHÉ.

Nlle. Orléans, le 19 août 1840.

COTON—Arrivé depuis le 14, Louisiane et Mississipi 267 balles, dont 24 de la nouvelle récolte; Tennessee et North Alabama 96; en tout 363 balles. Il a été expédié dans le même espace de tems à Liverpool 1688 balles; au Havre 780 à New York 441; à Boston 150, en tout 4064 balles, ce qui diminue le stock de 4191 balles, et laisse sur place 50768 balles y compris celles à bord des navires non expédiés le 10 courant.

ETAT DU COTON.

| | | |
|---|---|---|
| 1839. 1 Oct. Stock en mains, | | 16097 |
| Reçu les trois derniers jours | 363 | |
| Précédemment, | 920781 | 921144 |
| Exporté pendant les 3 derniers jours | 4564 | |
| Précédemment, | 920180 | 924719 |
| Stock en mains, | | 96522 |

Le chiffre des operations, depuis samedi, est d'environ 1400 balles, dont le plus grande partie est en qualités ordinaires. Samedi, il n'est vendu 500 balles; lundi a été une journée calme, et hier les opérations se sont élevées à environ 1000 balles. Nos côtes ont été bien maintenues et nous croyons que dans quelques circonstances les vendeurs ont obtenu des prix un peu plus avantageux. Aucunes des 34 balles de la nouvelle récolte récemment arrivées n'ont été vendues; les 4 que nous avons signalées dans notre rapport du commencement de la semaine dernière, ont été vendues à 12 cts. Ce coton provient de l'habitation de M. McNutt et il a une belle apparence, bien que le tissu ne vaille pas celui des 6 balles dont nous avons parlé dans notre dernier rapport.

Parmi les ventes nous signalons les suivantes: —268 balles North Alabama à 7 cents; 74 do à 7 1/16; 148 Louisiane à 6 3/4 et 7 1/4; 29 Mississipi à 6 1/2, et 60 do à 6.

CLASSIFICATION DE LIVERPOOL.

| Louisiane et Mississipi. | | Tenn. et Nort Alabam. | |
|---|---|---|---|
| Ordinaire, | 6 3/4 à 7 1/4 | Ordinaire, | 6½ à 7 |
| Moyen, | 6 à 6 1/2 | Moyen, | 7½ à 7½ |
| Bon, | 9 1/2 à 10 | Bon, | 7½ à 8 |
| Bon et beau | | | |
| Bon et fin | | Ces qualités manquent. | |

TABAC—L'activité dont nous avons parlé naguère a été remplacée par un calme complet; et à l'exception de quelques boucauts, nous n'avons aucune opération à signaler. Le stock en vente est très réduit et il ne dépasse probablement pas 8 ou 900 boucauts, en grande partie entre les mains d'une seule maison. Nous conservons nos côtes qui sont: pour les lots inférieurs 2 1/2, 4 1/2 et 7 1/2 cents pour X seconds et premiers, lots communs 2 3/4, 4 1/4 et 7 1/4 cents, beaux lots, 3, 5 1/2 et 7 3/4 cents, lots supérieurs 3 1/2, 6 1/2 à 6 1/4 et 8 1/4 à 8 1/2 cents. Lots de choix 4, 6 3/4 à 7 et 8 3/4 à 9 cents. Arrivés depuis le 14 courant, 65 boucauts; expédié dans le même espace de temps à Londres 700 boucauts; à Gênes 200, et à New York 879; en tout 1679 bts.

ETAT DU TABAC.

| | | |
|---|---|---|
| Oct. 1 1839. Stock en main | bds. | 900 |
| Reçu pendant les 3 derniers jours | 65 | |
| Precédemment, | 43499 | 43564 |
| Exporté pendant les 3 derniers jours | 1679 | |
| Precédemment, | 35463 | 37122 |
| Stock en main, | | 6442 |

SUCRE.—Les demandes de cet article continuent à être assez actives et les acheteurs ont été obligés de se soumettre à une nouvelle hausse. Nos côtes les plus élevées sont maintenant de 5 1/2 à 7 cents, et ce dernier prix a été obtenu pour quelques lots très supérieurs, qui auraient pu être vendus facilement à 7 1/2 et même à 7 1/2. Les ventes depuis samedi dépassent 250 boucauts dont 65 à 6 1/2 et 6 à 6 3/4 sont pour l'exportation.

MELASSE.—Nous n'avons aucun changement à signaler pour cet article. Les prix sont fermes à nos dernières cotes; savoir 18 cents.

FARINE.—Les arrivages ont été à peine suffisants pour empêcher les prix de hausser. Le marché cependant n'éprouve aucune aucune variation et nous continuons à côter la farine supérieure de 6 50 @ 7. Ce dernier prix en généralement obtenu pour de petites parties.

CHANGE.—Il continue à régner une grande inactivité pour toutes les sortes de change. Les opérations en traites sterling sont toujours fort insignifiantes et aux mêmes prix irreguliers de 10½ @ 12½ o/o de prime. Les traites sur France sont rares et le prix des francs est purement nominal.

*Change sur place*

| | |
|---|---|
| Traites Sterling | 10 à 12 1/2 prime. |
| France | 5 60 o/o |
| New-York 60 jours | 5 o/o @ o/o prime. |
| do 30 do | do do à 1/2 à 3/4 o/o " |
| do 3 do | do do à o/o prime. |
| Philadelphie 60 jours | 1 1/2 @ o/o do |
| do 3 do | 4 o/o @ o/o do |
| Boston 60 jours | 5 o/o @ o/o do |

Le FRET continue à être calme à nos côtes.

FRET.

| | |
|---|---|
| Coton pour Liverpool | de 1/2 à |
| De do Havre, | 1 ct à |
| Do do New York, | 1/2 à 3/4 |
| Do do Boston, | 1/2 à 3/4 |
| Tabac pour Cowes, | |
| Do do Londres directement, | 50 |
| Do do New York, | 6 00 à 7 |
| Do do Boston, | 7 à 7 50 |
| Do do Philadelphie, | 6 50 à 7 |

AUJOURD'HUI à 4½ heures à l'Exchange Hôtel

| | |
|---|---|
| 1 Lot de | 6,000 |
| 1 Lot de | 6,000 |
| 1 Lot de | 6,000 |
| 1 Lot de | 1,000 |
| 1 Lot de | 1,000 |
| 1 Lot de | 1,000 |
| 1 Lot de | 1,000 |
| 1 Lot de | 700 |
| 1 Lot de | 534 |

Billets, 12 00—coupons en proportion.

☞ Billets à vendre au bureau de Directeurs.

D. S. GREGORY & Co.
25, rue du Canal.

19 août

GINGEMBRE.—100 barillets à vendre par
N. D. CHAMBERLIN & Co, 60 Gravier.

HUILE à dégraisser blanche et écrue—200 baloe en magasin à vendre par
JOHN A. MERRITT, 48 Camp.

FICELLE.—20 balles convenables pour presse à coton et planteurs à vendre par
JOHN A. MERRITT, 48 Camp.

VIN de Catalogne, rue de vie d'anisette lre qualité, en magasin à vendre par
R. GRONING & Co.

CAFE.—1000 sacs de café vert de la Havane, dernièrement reçus à vendre par
R. GRONING & Co.

WAGGONS, charrettes, diays et roues de toutes dimensions, constamment en magasin à vendre par
JAMES D. DENEGRE, 16 Douane.

MUSC